



44^e édition

COLLECTIF IN VITRO
JULIE DELIQUET
Catherine et Christian

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

La Terrasse – septembre
Trois couleurs – 9 septembre
La Scène – septembre/novembre
Time Out Paris – 10 septembre
O magazine – 10 septembre
Pariscope – 23 septembre
Théâtral magazine – 24 septembre
Hottello – 25 septembre
Le Journal de Saint Denis – 26 septembre
Le Monde – 29 septembre
Mediapart – 29 septembre
AFP – 30 septembre
La Terrasse – octobre
Villejuif notre ville le journal supplément – octobre
L'Express styles – 7 octobre
Mediapart – 8 octobre
Publik'art – 8 octobre
Télérama Sortir – 10 octobre
L'Express.fr – 15 octobre
La Vie – 15 octobre
Non fiction.fr – 21 octobre
I/O – 29 octobre
Choisy informations – novembre
L'avant-scène théâtre – 1^{er} novembre
Théâtral magazine – novembre/décembre

Trois couleurs – 9 septembre au 6 octobre 2015



**JULIE DELIQUET ET LE
COLLECTIF IN VITRO**

Animés par un amour des plans-séquences (jolies scènes de tablées géantes) et une réflexion autour de l'héritage générationnel formulés dans un triptyque chaleureusement salué l'an dernier (*Des années 70 à nos jours*), les comédiens du collectif In Vitro poursuivent leur recherche avec *Catherine et Christian (fin de partie)*, sorte d'épilogue, autour du deuil.

📍 au Théâtre Gérard Philipe (Saint-Denis)
(Festival d'automne à Paris)

La Scène – septembre/novembre 2015

COLLECTIF IN VITRO
SAINT-DENIS
Catherine et Christian
Jule Delquet signe
la mise en scène de
cette création collective
programmée du 24 sep-
tembre au 16 octobre
au Théâtre Gérard
Philipe-CDN de Saint-
Denis

Time Out Paris – 10 septembre 2015

Catherine et Christian (fin de partie)

THÉÂTRE

f Partagez

🐦 Tweetez

g+

0



📅 jeudi 24 septembre 2015 - vendredi 16 octobre 2015

**LA NOTE DE TIME
OUT**

INFOS

DATES ET HEURES

**LES UTILISATEURS
DISENT**

Metteur en scène du collectif théâtral in vitro, Julie Deliquet ajoute un épilogue au triptyque de ses spectacles (Des années 70 à nos jours) présenté au TCR en 2014 avec ce nouveau volet intitulé Catherine et Christian (fin de partie). Ces deux personnages principaux sont les parents de toute une génération. Bien qu'éloignement, le rite est observé sur le jour de leurs funérailles : dans un petit restaurant de province, plusieurs fratries se réunissent pour rendre hommage aux défunts. Mais comme toujours, la vie reprend le dessus, et l'heure du repas dévoile d'autres préoccupations en ces protagonistes endeuillés.

Naturellement, leurs conversations sont hantées par les défunts, mais également par les souvenirs, les secrets et terribles ententes avec eux. Manque pour certains, libération pour quelques autres, l'absence suscite des réactions diverses et singulières chez les personnages. Après les amies, les dédicentes et retrouvailles de ce cycle théâtral, ses premières funérailles viennent braver la boucle d'un rythme nationalisé et moderne.

PAR CÉLESTE LAFARGE

PUBLIÉ : MERCREDI 15 JUILLET 2015

O magazine – 10 septembre 2015

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS – SEPTEMBRE



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

44^e édition

Musique, théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, performances : tous ces arts sont présents au Festival d'Automne. Son ample ouverture aux artistes du monde y fonde sa singularité. Quarante lieux de Paris et de sa région sont associés à cette nouvelle édition, qui développe de nouvelles collaborations avec plus de cinquante propositions venues du monde entier.

O magazine a réuni pour vous les manifestations du mois de septembre :

Ex Machina / Robert Lepage

887

8 au 17 septembre - Théâtre de la Ville

« De quoi se souvient-on au juste ? (...) Qu'est-ce qu'une identité culturelle ? » Robert Lepage explore les mécanismes de la mémoire et renoue avec le « seul en scène ». Convoquant ses souvenirs personnels, *887* n'est pas pour autant un conte autobiographique. Le récit, toujours, se mêle de considérations historiques. Années 1960. Québec. Montréal, 887 rue Murray. Dans cet immeuble, miroir d'une société à l'aube de bouleversements majeurs, le jeune Robert découvre le théâtre au début des jeux inventés avec sa sœur. En sourdine, les premières bombes du Front de libération du Québec explosent.

Jérôme Bel

Gala (2015)

17 au 20 septembre - Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Après *Disabled Theater* et *Cour d'honneur*, la nouvelle création de Jérôme Bel reprend la même question : comment faire entrer, dans le champ de la représentation, des individus et des corps qui en sont le plus souvent exclus ? Pour ce faire, Jérôme Bel est parti du plus « commun » de l'expérience théâtrale : le gala. Mélangant professionnels et amateurs, il le détourne afin de parcourir des styles, des fragments d'histoire, et dresser l'inventaire d'une danse « sans qualités », révélant autant de rapports singuliers au mouvement et à la voix.

Bouchra Quizguen

OTTOF

16 au 20 septembre - Centre Pompidou

Pour la chorégraphe Bouchra Quizguen, « tout tient aux interprètes. (...) Elles sont dotées d'un formidable potentiel d'impertinence sur scène, de liberté ». Dans *OTTOF*, sa dernière création, « son geste, précis, est sompvieux : construire une forme plastique radicale, aride, et y lâcher la puissance de feu de ces corps féminins populaires, âgés, sexués, désirants, bruyamment subversifs. » Ève Beauvallet in *Libération*

Eun-Me Ahn

Dancing Teen Teen

23 au 25 septembre - Théâtre de la Ville

Dancing Grandmothers

27 au 29 septembre - Théâtre de la Ville

8 octobre - Espace Michel-Simon / Noisy-le-Grand

10 octobre - Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale

Les trois pièces d'Eun-Me Ahn donnent la parole à plusieurs générations de Coréens et dressent le portrait des mutations traversées par cette société sous la forme d'une trilogie dansée. Autrement dit, à travers l'histoire des corps.

Collectif In Vitro - Julie Deilquet

Catherine et Christian (fin de partie)

24 septembre au 16 octobre - Théâtre Gérard-Philipe, CDN de Saint-Denis

Le spectacle *Catherine et Christian (fin de partie)* est la fin d'un voyage à travers les décennies. C'est l'épilogue de la fresque chorale *Des années 70 à nos jours (La Noce ; Derniers remords avant l'oubli ; Nous sommes seuls maintenant)*, saga familiale en trois volets, signée par le Collectif In Vitro.

Jonathan Châtel

Andreas (d'après la première partie du Chemin de Damas d'August Strindberg)

25 septembre au 15 octobre - La Commune CDN d'Aubervilliers

« *Le Chemin de Damas* de Strindberg interroge cette utopie : en détruisant tout, en tombant, on peut se réinventer. (...) C'est aussi un voyage intérieur et la collision d'un homme avec ses spectres. Pour changer, que faire de ces fantômes qui nous entravent ? Les conjurer ou les accueillir, se laisser hanter ? »

Daria Deflorian / Antonio Tagliarini

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

18 au 27 septembre - La Colline - théâtre national

Avec *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)*, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini composent deux séries de variations graves et enjouées sur des viles minuscules broyées par des systèmes socio-politiques hostiles.

Pour plus d'informations : <http://www.festival-automne.com/>

Pariscope – 23/29 septembre 2015

Catherine et Christian

**(Fin de partie). De et par Le collectif In Vitro. Mise en scène
Julie Dellquet.**

Plusieurs fratries, au fil de quatre saisons, vont tour à tour
se réunir autour de la mort de Catherine puis autour de
celle de Christian.

Saint-Denis - Théâtre Gérard Philippe 130

Julie Deliquet, la vraie vie portée au théâtre - (24/09/15)

Après *Nous sommes seuls maintenant*, dernier volet du triptyque *Des années 70 à nos jours*, Julie Deliquet avait un sentiment d'inachevé. La saga de la famille qu'elle a inventée s'arrêtait au milieu des années 90. Un peu ancien pour cette génération née dans les années 80. D'où la création d'une quatrième pièce *Catherine et Christian, fin de partie*. Tout le collectif s'est immergé dans l'histoire de cette famille, puisant dans son background personnel pour nourrir les personnages, improvisant, vivant presque réellement les événements. La pièce commence par un enterrement, celui des parents. Julie Deliquet a engagé deux comédiens pour jouer les rôles des parents pendant les répétitions....



[> Lire l'interview de Julie Deliquet dans Théâtral magazine n°55](#)

Catherine et Christian, fin de partie, une création du collectif *In Vitro*, mise en scène de Julie Deliquet
TGP, 59 boulevard Jules-Guesde 93207 Saint-Denis Cedex, 01 48 13 70 00,
du 24 septembre au 16 octobre

Hottello – 25 septembre 2015

25

Catherine et Christian – Collectif In Vitro – Julie Deliquet

Crédit photo : Sabine Bouffelle



***Catherine et Christian (fin de partie)*, création collective, mise en scène Julie Deliquet – Festival d'Automne à Paris au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis**

La nouvelle création collective de la compagnie In Vitro, *Catherine et Christian*, mise en scène par Julie Deliquet, consiste en un épilogue à la trilogie théâtrale balayant l'époque des années 1970 jusqu'aux années 1990, *Derniers Remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce (2009), *La Noce* de Bertolt Brecht (2011) et *Nous sommes seuls maintenant* (2013). Avec ce quatrième volet, Julie Deliquet préfère l'idée d'ouverture d'une nouvelle ère à celle de clôture de la précédente. La situation scénique présente sa génération : les progénitures de parents nés autour de 1950.

Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les anciens historiques, apparaissent en vidéo au début du spectacle, échangeant aussi sincèrement que possible, avec humour et gaieté, sur une mort respective qui n'est entrevue que lointainement.

Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les anciens historiques, apparaissent en vidéo au début du spectacle, échangeant aussi sincèrement que possible, avec humour et gaieté, sur une mort respective qui n'est entrevue que lointainement.

Dans le premier temps du processus de création, lors des répétitions, ces tuteurs symboliques qui tiennent le rôle des parents, ont été présents physiquement sur le plateau. Or, le public ne les verra plus sur scène *In Vivo* puisqu'ils sont décédés, l'un ou l'autre, en alternance. Quand l'image du film des parents vivants disparaît sur le plateau, advient brutalement le présent immédiat du deuil silencieux de leur perte. Ne sont présents, d'une façon chorale, que le quatuor filial de garçons et de leurs compagnes, suivi d'un trio de filles accompagnées de leur conjoint respectif et de leurs beaux-frères – des quarantennaires, personnages filiaux inventés et bien de leur temps que le spectateur observe à vue. Les scènes s'échangent d'une fratrie à l'autre – comme les acteurs passent d'un rôle à l'autre -, dans des transitions fluides et subtiles, à travers un personnage extérieur à la famille. La serveuse légère de restaurant devient, sans qu'on s'y attende, la plus jeune des trois sœurs – actrice sensible -, ou bien, une petite amie de passage du benjamin des quatre frères se métamorphose malgré elle en témoin privilégié d'une scène conflictuelle de violence verbale, ou bien encore la compagne du fils resté au pays qui se fait, plus tard, l'aide à domicile de la mère malade. Dans la salle d'un restaurant de province, le public est convié à une réunion familiale post-obsèques. Ces instants fragiles et de qualité se voudraient apaisants mais voguent entre douleur et douceur de retrouvailles, les souvenirs amers de mal-être de tel ou tel – l'aîné ou le benjamin -, de jalousies et d'envies, sur un fond de convivialité et de partage heureux d'une enfance éternelle.

La situation de groupe, entre spontanéité des êtres et calcul du comportement social convoque de nombreuses références, ainsi le film de Chéreau, *Ceux qui m'aiment prendront le train* (1998), la pièce *Remords avant l'oubli* de Lagarde et d'autres textes du même auteur, ou celle des *Trois Sœurs* de Tchekhov. L'univers décrit – universel et atemporel – a recours à la teneur intime de l'existence dans les relations fraternelles et sororales, issues d'un rapport personnel obligé au père et à la mère. La même émotion, forte et vivante, est perceptible dans chacun des personnages, composée des mouvements de l'âme abandonnée qui effleurent le public en même temps, dans une traversée en eaux profondes de sentiments à la fois chers et cruels.

Fils et filles, compagnes et compagnons, présences extérieures aux crises vécues, membres nouveaux des familles recomposées, tous tentent d'assumer le jeu d'un passage accompli vers la maturité, dans la mise à distance nécessaire de leurs origines, qui rivaient définitivement leur barque rêveuse au seul quai parental.

Un spectacle collectif débordant de vie et d'humilité, au milieu de tables de nappe blanche de salle de restaurant, verres à pied et bouteilles posées sur une desserte.

Véronique Hotte

Théâtre Gérard Philippe – Festival d'automne à Paris, du 24 septembre au 16 octobre.
Tél : 01 48 13 70 00 www.theatregerardphilippe.com / 01 53 45 17 17 www.festival-automne.com

Théâtre Romain Rolland de Villejuif, du 3 au 7 novembre

La Ferme du Buisson, scène nationale de Maine-la-Vallée, les 21 et 22 novembre

Théâtre Paul Eluard de Choisy-le-Roi, scène conventionnée, le 27 novembre.

Théâtre

La vie plus forte

TGP. Le Centre dramatique national de Saint-Denis débute la saison avec deux spectacles prometteurs. Dans l'un, deux parents meurent, dans l'autre, un mort revient à la vie...

Pour démarrer la saison 2015-2016, le TGP part sur les chapeaux de roues avec, simultanément, deux spectacles à l'affiche qui apparaissent comme autant de belles promesses. L'un d'eux, *Catherine et Christian (Fin de partie)*, est signé Julie Deliquet et son collectif In Vitro. D'eux, on avait vu l'an passé avec grand plaisir et profond intérêt la trilogie *Des années 70 à nos jours...*, dont les trois volets (*La Noce*, d'après Brecht, *Derniers remords avant l'oubli*, de Jean-Luc Lagarce, et *Nous sommes seuls maintenant*, création collective d'In Vitro) interrogeaient la notion de transmission et, avec le regard d'aujourd'hui, une époque qui a marqué et qui marque encore notre société. *Catherine et Christian* s'annonce comme un épilogue de cette trilogie. « *Après avoir parlé de la génération qui nous a précédés, nous parlons ici de la nôtre*, dit Julie Deliquet. *Et pour cela, nous faisons disparaître Catherine et Christian, qui pourraient être nos parents. Mais ce n'est aucunement une manière de régler des comptes. Nous nous demandons plutôt : où en sommes-nous ?* »

La pièce s'ouvre à la mort de Catherine, mère de trois filles, et à celle de Christian, père de quatre garçons. « *Les situations sont semblables. Les deux histoires s'entremêlent, mais elles sont différentes puisque les personnages sont différents : Catherine est une ex-soixante-huitarde, Christian est plus classique* », confie la metteuse en scène. Comme pour *Nous sommes seuls maintenant*, l'écriture de la pièce, collective,

est née de longues séances d'improvisation. « *Elle fut véritablement au centre de notre travail, dès les premières séances.* »

Deux comédiens, Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, qui ont donné leurs prénoms à la pièce mais qu'on ne verra pas, ont joué les parents de chacun des acteurs et ont participé à l'écriture. « *Chacun a projeté sur eux des liens rêvés ou vécus. Mais nous sommes au théâtre, sur une scène. Tout ce matériau, réel ou projeté, s'est transformé en fiction. Il y a bien sûr un aspect cathartique, propre aux mythes grecs. Mais nous sommes dans la vie d'aujourd'hui, avec ses mythes à réinventer.* » Julie Deliquet ordonne tout cela, à la manière d'un garde-fou pour éviter les sorties de route, mais aussi d'un capitaine bienveillant dont l'œil retient les pistes qu'il est bon d'explorer. On attend cette « fin de partie » avec hâte.

« Une pièce peu connue mais majeure du XX^e »

L'autre spectacle proposé par le TGP est une pièce de Shalom An-Ski, *Le Dibbouk ou Entre deux mondes*, mise en scène par Benjamin Lazar. An-Ski (1863-1920) est un auteur yiddish qui a grandi dans la Russie tsariste. En 1910, il s'attache à collecter de nombreux éléments du folklore des communautés juives de l'époque. Ce travail, interrompu par la guerre, est à l'origine de l'écriture du *Dibbouk*. « *Cette pièce est peu connue mais c'est l'une des*



B. CHAVELIER

« *Après avoir parlé de la génération qui nous a précédés, nous parlons ici de la nôtre*, dit Julie Deliquet à propos de « *Catherine et Christian* ». *Nous nous demandons : où en sommes-nous ?* »



En haut, *Le Dibbouk ou Entre deux mondes*, de Shalom An-Ski; en bas, *Catherine et Christian (Fin de partie)*, de Julia Boffinet et in Vitro.

plus importantes du théâtre du XX^e siècle. Elle avait d'ailleurs fortement intéressé Stanislawski qui voulait la monter. An-Ski a écrit une œuvre importante, tant du point de vue politique que poétique et historique, mais

qui est peu traduite en France», souligne Benjamin Lazar.

Le dibbouk est un mort qui revient dans le corps d'un vivant. C'est un thème classique dans la religion juive. Dans sa pièce, An-Ski le lie à une histoire d'amour éternelle, en suite au mariage arrangé dans une société où l'alliance est avant tout une affaire financière : Leye et Khonen s'aiment mais le père de Leye refuse qu'elle épouse ce jeune homme pauvre. Accablé, Khonen se réfugie dans l'étude de la kabbale et les privations et meurt de désespoir. Sous la forme d'un dibbouk, il revient dans le corps de Leye pour s'opposer à son mariage avec un riche parti...

Le surnaturel traduit ici le refus de l'ordre établi. Benjamin Lazar a voulu « un décor d'atmosphère, plus que réaliste » et donne à la lumière et ses jeux de clair-obscur, ainsi qu'à la musique, un grand rôle. « Nous avons pris pour socle les musiques traditionnelles juives, à partir desquelles Aurélien Dumont a composé une musique qui crée le mystère », précise le metteur en scène. Écrit d'abord en russe, traduit par An-Ski lui-même en yiddish, le *Dibbouk* monté par Benjamin Lazar est un mélange des deux versions et donne à entendre plusieurs langues. « Nous voulions cela, c'est notre vision du monde. Et le

théâtre est une belle manière d'aller à la rencontre de mondes différents. » ©

Benoît Lagarrigue

Catherine et Christian (Fin de partie) du 24 septembre au 16 octobre au TGP (55, boulevard Jules-Guesde, salle Mehmet Uusoy), du lundi au samedi à 20 h 30, dimanche à 16 h (sauf le 4 octobre), relâche le mardi. Durée caennaise : 1 h 45.
Le Dibbouk ou Entre deux mondes du 25 septembre au 17 octobre (salle Roger-In), du lundi au samedi à 20 h, dimanche à 15 h 30 (sauf le 4 octobre), relâche le mardi. Durée : 2 h 20.
Tickets : de 6 à 23 €
Réservations : 01 48 13 70 00 ; www.theatregrandphillype.com

Trois filles, quatre fils et deux enterrements

A Saint-Denis, le collectif In Vitro poursuit son histoire d'une génération

THÉÂTRE

Le théâtre aussi pratique l'art du feuilleton. En 2013, le collectif In Vitro présentait trois spectacles, dans la même soirée, qui mettaient en scène la génération née dans les années 1950 et suivaient son histoire jusque dans les années 1970. Cette histoire se poursuit avec la nouvelle création du collectif, qui, comme l'indique son titre, *Catherine et Christian (fin de partie)*, pousse hors de scène le couple symbolique des parents pour laisser la place à la génération suivante, celle-là même à laquelle appartiennent les membres du collectif In Vitro, qui ont entre 30 et 40 ans.

Les voilà donc sur le plateau du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, transformé en salle de restaurant. Tables dressées, nappes blanches, bougies, ambiance tranquille et provinciale. Arrive un groupe d'hommes et de femmes, en manteau d'hiver. Dehors, il y a de la neige, les routes sont mauvaises, il fait froid, il ferait bon boire. La serveuse du restaurant objecte que ce n'est pas possible entre deux services. Elle change d'avis quand elle comprend que le groupe sort d'un enterrement. Les quatre fils de Christian viennent d'incinérer leur père. Ils se retrouvent à cette

occasion, avec leurs femmes et compagnes, comme se retrouvent, dans une autre séquence qui cette fois a lieu sur une île, en été, les trois filles de Catherine, qui viennent d'enterrer leur mère, et sont elles aussi avec leurs maris ou compagnons.

Double trame

Cette double trame donne la matière du spectacle, qui met en scène, dans le même décor de restaurant, ce qui souvent se passe dans ces cas-là : la tristesse pourrait ou devrait réunir, elle divise, renvoie chacun à son histoire, à sa place dans la fratrie, à l'enfant qu'il était, à l'adulte qu'il est devenu. Il y a ceux qui sont partis loin de la famille, ceux qui arrivent avec une ou un inconnu, ceux qui sont restés. Il y a les

unions qui durent et celles qui sont finies, une maison en héritage (Que deviendra-t-elle ?), des jalousies et des non-dits. Il y a ceux qui voudraient tout apaiser, et ceux qui n'hésitent pas à dire ce qu'ils ont sur le cœur.

Julie Deliquet, la metteuse en scène du collectif, travaille beaucoup sur l'improvisation. D'un soir à l'autre, il peut y avoir des variations dans le spectacle, qui revendique un jeu direct et l'influence du cinéma à travers des « plans-séquences », au lieu des « scènes » traditionnelles.

De ce point de vue, et de celui du jeu, le contrat est rempli. Mais il est difficile de suivre Julie Deliquet, sur le fond, quand elle revendique « un *Œdipe collectif* » et, sur la forme, quand elle évoque « un *fonctionnement rohmé-*

rien ». On a plutôt l'impression de se retrouver chez Claude Sautet avec *Catherine et Christian (fin de partie)*, un spectacle alerte et aimable, sans plus. »

BROGOTTE SALINO



Agnès Rauxy, Julie André, Richard Sandra et Jean-Christophe Laurier. SAINNE BOULFELLE

Catherine et Christian (fin de partie), par le collectif In Vitro. Mise en scène : Julie Deliquet. Avec Julie André, Gwendal Anglade, Eric Charon, Olivier Fallex, Pascale Fournier, Magaly Godenaire, Julie Jacovella, Jean-Christophe Laurier, Agnès Rauxy, Richard Sandra, David Seigneur.

Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01-48-13-70-00. Du lundi au samedi (sauf mardi) à 20h30; dimanche à 16 heures. De 12 € à 23 €. Durée : 1 h 30. Jusqu'au 16 octobre.



Mediapart – 29 septembre 2015

Collectif In vitro: faut-il vendre, bazarder la maison des parents ?

29 SEPT. 2015 | PAR JEAN PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN PIERRE THIBAUDAT

En quatre saisons, deux enterrements et un lieu unique (un restaurant provincial en basse saison), « Catherine et Christian, fin de partie » (prénoms des défunts) par le collectif In Vitro interroge le passage (et l'héritage) entre deux générations, celle de parents, enfants du baby-boom, qui, morts, n'ont plus la parole, et celle de leurs enfants qui ont l'âge des acteurs du spectacle, la bonne trentaine voire la quarantaine rugissante, certains devenus parents à leur tour.

2 COMMENTAIRES | 7 RECOMMANDÉS | A+ A-



Scène de "Catherine et Christian, fin de partie" © Sabine Bouffière

En quatre saisons, deux enterrements et un lieu unique (un restaurant provincial en basse saison), « Catherine et Christian, fin de partie » (prénoms des défunts) par le collectif In Vitro interroge le passage (et l'héritage) entre deux générations, celle de parents, enfants du baby-boom, qui, morts, n'ont plus la parole, et celle de leurs enfants qui ont l'âge des acteurs du spectacle, la bonne trentaine voire la quarantaine rugissante, certains devenus parents à leur tour. Une soirée constamment et littéralement sur le qui-vive.

Longs mois de répétition

Ce spectacle est à la fois le terme d'une longue et belle histoire du collectif *In Vitro* et le début d'une autre. Précisons qu'il est nullement nécessaire de connaître les trois spectacles qui ont constitué la saga « Des années 70 à nos jours » pour apprécier cet épilogue qui, comme les précédents épisodes, à sa propre identité et clôture.

Insatisfaite de la vie théâtrale qu'elle menait au sortir des écoles de théâtres comme actrice et metteur en scène, Julie Deliquet a rassemblé autour d'elle des acteurs qu'elle avait côtoyés et qui partageaient son analyse. Ils se sont réunis des mois durant dans un garage travaillant intensément à partir de propositions et de longues improvisations. Pour plus de détails je vous renvoie à l'entretien que j'ai réalisé avec elle dans la revue « Ubu » (N°56/57, 2eme semestre 2014). Puis est apparu un premier spectacle « Derniers remords avant l'oubli » de Jean-Luc Lagarce (2009) fondant le collectif, suivi par une adaptation de « La noce » de Brecht (2011), pour arriver à la création collective de « Nous sommes seuls maintenant » en 2013. L'idée du triptyque est arrivée en cours de route. Et donc aujourd'hui l'épilogue, « Christian et Catherine, fin de partie », fruit d'un travail collectif lui aussi, mais assez particulier.

Improvisation et sédimentation

plusieurs mois le groupe des acteurs (le même depuis le début) a travaillé avec Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud), deux acteurs sortis des écoles dans les années 70, elle du Conservatoire National d'art dramatique, lui de l'école du TNS. Puis « les parents » ont disparu, les acteurs sont restés orphelins, gros de leur absence, de leur mort (symbolique), a commencé « la fin de partie ». D'autres mois de répétitions qui ont conduit au spectacle, dont l'écriture, ré-improvisée chaque soir, évolue, y compris dans sa durée, sauf pour son prologue : un film vidéo où, répondant à des questions d'une voix off, les retraités Catherine et Christian, parlent de leur fin de vie, de l'héritage qu'ils laisseront à leurs enfants, de l'après.

Une autre façon de faire du théâtre, plus personnelle, plus intime, plus nue. On peut dire que la méthode de travail et d'approche de la scène d'*In vitro* sont l'équivalent de ce que fait Alain Cavalier au cinéma, je le dis d'autant plus volontiers que c'est une référence constante pour Julie Deliquet, en particulier « Pater ». D'ailleurs le travail de répétition passe aussi par de nombreux tournages à partir de scénarios ponctuels.

Cette lente élaboration a conduit à entrelacer l'histoire de trois sœurs (filles de Catherine) et celle de quatre frères (fils de Christian). Les références à Tchekhov et à Dostoïevski sont de l'ordre du clin d'œil mais instaurent une filiation : nous sommes aussi faits de nos lectures. Cette double entrée narrative dans un lieu unique (le restaurant désert en fin de saison) instaure, elle, un glissement dont le spectateur, un instant perdu, comprend vite l'ordonnance, repère les changements de rôles : ces êtres sont aussi des acteurs. Belle dualité qui donne sa fébrilité au propos, improvisé mais avec des balises, chaque représentation nourrissant la suivante. De l'improvisation par sédimentation. Du théâtre toujours en mouvement. Du théâtre vivant au rebours de ces spectacles mort-nés, sans aspérités, sans vibrations et sans questionnement.

La parole ici se fonde autant sur l'absence (des défunts) que sur les retrouvailles de la fratrie dispersée (le commun vécu), les vieux contentieux entre frères, entre sœurs, remuent leur remugle. Le tout sur fond de vide : les tables du restaurant quasi fermé qui sont comme autant de tombes. Nul repas de funérailles, au plus boira-t-on un verre. La réunion pour cause de disparition réveille les vivants, les diserts comme les taiseux. Tout se noue autour du hors champs : la maison familiale devenue demeure de vacances. Faut-il la garder ? La vendre ? Question qui renvoie à leur premier spectacle (la pièce de Lagarce). La boucle est bouclée. En toute intensité frissonnante.

Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis dans le cadre du Festival d'automne, du lun au sam 20h30, dim 16h sf le 4 oct à 18h, relâche le mardi.

Théâtre Romain Rolland , Villejuif, du 3 au 7 nov

La ferme du Buisson, Marne-la-vallée, les 21 et 22 nov

Théâtre Paul Eluard, Choisy-le-roi, le 27 nov

Comédie de Saint Etienne du 2 au 4 déc

Comédie de Valence les 8 et 9 déc

Suite de la tournée en 2016

AFP – 30 septembre 2015

30/09/2015 10:37:00

Julie Deliquet enterre la génération de 68 au théâtre (ENTRETIEN)

Par Marie-Pierre FERÉY

PARIS, 30 sept 2015 (AFP) - Julie Deliquet a 35 ans: l'âge des enfants de la génération de 68, dont elle dresse un portrait sans concession depuis 2009 au fil d'un feuilleton théâtral singulier, et qu'elle enterre avec sa dernière création, "Catherine et Christian", présentée au Festival d'Automne à Paris.

"C'est la génération de mes parents, celle qui est née après la guerre. Le monde aujourd'hui est encore extrêmement dirigé par cette génération là, qui est assez puissante", constate-t-elle.

Dans l'épisode précédent, "Nous sommes seuls maintenant", un couple de soixante-huitards, François et Françoise, rassemblaient famille et amis pour leur "dernière utopie", le retour à la ferme.

Dans "Catherine et Christian", créée au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, les utopies sont mortes.

On est dans la banalité du quotidien d'un enterrement: quatre frères et leurs épouses, ou leurs nouvelles compagnes, se retrouvent pour un verre après la cérémonie. Il fait froid, la route était épouvantable, on échange des propos de circonstances.

Mais très vite, sous la cordialité apparente, les plaies de l'enfance reviennent, les susceptibilités sont à fleur de peau, l'amertume pointe ...

Le miroir que la pièce tend au spectateur n'est pas rose. Cette génération semble vissée au quotidien, terriblement sérieuse, aussi.

"Mes parents ont 65 ans, ils sont à la fac, éternellement jeunes: je les imagine en train de boire des diabolos avec leurs copains", explique Julie Deliquet. "Je me suis posée la question de savoir si le fait d'avoir eu des parents qui sont entrés dans l'histoire quand ils avaient 20 ans n'a pas vieilli notre génération avant l'heure".

Dans le théâtre de Julie Deliquet, il n'y a pas de texte écrit, pas de scènes, de décors à changer, de costumes: tout repose sur l'improvisation, jusqu'à trouver le mot juste, la situation la plus "honnête", dit-elle. "On essaye de capter l'immédiateté, le vivant, en acceptant les accidents, les maladresses".

La pièce s'est construite directement sur le plateau, à partir de films de 10 minutes tournés par les acteurs et d'improvisations.

Les onze comédiens ont travaillé avec les parents "de fiction" qui donnent leur titre à la pièce, Catherine (Eckerlé) et Christian (Drillaud). "Chacun a apporté des éléments de sa propre histoire, certains ont déjà perdu leurs parents, d'autres pas", raconte Julie Deliquet.

Au final, la sensation de réel est tellement saisissante que le spectateur peut avoir la sensation de participer à l'enterrement d'un proche.

- capter le vivant -

L'écriture est collective et reste entièrement orale. "Il n'y pas un mot d'écrit, tout est dans nos mémoires", souligne-t-elle.

Ce travail d'improvisation, commun à plusieurs "collectifs" nés dans les années 90 et 2000, comme Les Chiens de Navarre, ou chez Sylvain Creuzevault, est aujourd'hui largement reconnu.

Un théâtre différent en est sorti, bousculant les codes et remettant en question les rôles "des sacro-saint auteurs et metteurs en scène", explique-t-elle.

Julie Deliquet a créé le collectif In Vitro en 2009, après avoir réalisé qu'elle "s'amusait énormément pendant le travail de répétition" mais qu'elle "s'ennuyait" aux représentations.

"J'ai eu envie de prolonger cette idée de répétition jusqu'au spectacle, et de travailler en groupe. J'ai demandé à une quinzaine d'acteurs s'ils avaient envie de partir en labo avec moi, pour trouver un théâtre qui n'est jamais +fini+", souligne-t-elle.

La pièce évolue constamment, y compris à la centième représentation. Entre la première et la troisième représentation, "Catherine et Christian" avait gagné vingt minutes.

Le spectateur venu le jeudi et celui du samedi n'auront pas vu exactement la même pièce. "Si le théâtre est cet art du vivant que le cinéma ne peut pas produire, alors poussons le au maximum, quitte à ce que tout soit remis en cause le lendemain. C'est un acte éphémère, mais partagé", dit-elle.

TGP-COIN DE SAINT-DENIS
SPECTACLE DU COLLECTIF IN VITRO / MES JULIE DELIQUET

CATHERINE ET CHRISTIAN (FIN DE PARTIE)

Le collectif In Vitro présente l'épilogue du triptyque qu'ont composé ses précédents spectacles. Julie Deliquet et les siens explorent en psychologues la question de l'héritage et du mal-être des orphelins.



Catherine et Christian, baby boomers pétillants, apparaissent à l'écran au début du spectacle. Ils ont la santé mentale et la belle humeur de leur génération : ironie, distance et égoïsme serein de ceux qui ont joué, sans entraves, d'un monde qu'ils léguent à leurs enfants en se moquant de ce qu'ils en feront. Leur progéniture souffre, en revanche, des travers taraudants de ceux qui sont nés dans la crise et ont transformé leur intimité en terrain d'exercice privilégié du malaise : divorce, remariage, incapacité à être à la hauteur du bonheur individuel que leurs parents, gorieux

comme l'époque de leur jeunesse, ont connu sans avoir à en remercier ni leurs aïeux ni le ciel. Comment hériter de ceux qui n'ont rien voulu transmettre ? Problème épineux que les générations des années 70 à 80 n'en finissent pas de ressasser, et que la troupe réunie autour de Julie Deliquet ausculte avec acuité et restitue avec justesse.

DISSECTION NATURALISTE DES AFFECTS

Dans un décor unique (la salle d'un restaurant de province), un jour d'enterrement (celui de Catherine puis celui de Chris-

tian), se réunissent plus eurs frères : les sœurs et leurs conjoints, les frères et leurs femmes. Les plans séquences se succèdent et mettent en scène les éternelles figures des cérémonies petites bourgeoises. L'aîné dévoué, le benjamin préféré, le cadet qui tous jours s'en sort le mieux, la sœur épanouie face à celle qui rapproche aux autres d'avoir subi la piété filiale de proximité : autant de figures habituelles qui jouent ensemble, autant qu'elles le supportent, le concert dissonant des affects, des remords et des ressentiments. In Vitro, le collectif du même nom choisit de mettre en scène le laboratoire scénique de la difficulté de devenir orphelin. Le traitement naturaliste s'appuie sur la création collective : le vécu retravaillé et nourri par les références artistiques renvoie le spectateur à sa propre vie, à condition que

ce qui se joue sur scène ressemble à ce qu'il a lui-même connu ou braint. Les comédiens s'emparent avec une patente aisance d'une partition qu'ils ont eux-mêmes contribué à écrire. Leur prestation, théâtralement aboutie, servira de miroir plaisant, voire com plaisant, à cette génération qui a choisi la plante comme modalité de la jouissance.

Catherine Robert

TGP-COIN de Saint-Denis, 58 bd Jules-Guesde,
82000 Saint-Denis. Du lundi au samedi à 20h30 ;
dimanche à 19h, sauf le 4 octobre à 16h ; vendredi
le mardi. Tél. 01 48 15 70 00. Après le spectacle,
navette retour vers Paris dans la limite des
places disponibles. Ouvert 19h45.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

Villejuif notre ville le journal supplément – octobre 2015

> 20H30
***Catherine et
Christian***

Collectif In
Vitro, Festival
d'Automne
Autres repré-
sentations les

4, 5 et 6 nov
à 20h30 et le 7 nov à 19h
TRR - Scène Églantine



THÉÂTRE
IMPROVISATION
après un enterrement

Jour de deuil, enfants et beaux-enfants se retrouvent autour d'une table dans un restaurant de province. On y évoque la cérémonie et les derniers souhaits des défunts, mais aussi l'avenir, les nouvelles histoires d'amour, les enfants... Epilogue d'un triptyque sur l'héritage (*La Noce, Derniers Remords avant l'oubli, Nous sommes seuls maintenant*), cette pièce mise en scène par Julie Deliquet enterre ses personnages principaux, Catherine et Christian. Si ce travail collectif – en partie improvisé – vaut le détour, c'est pour ses comédiens, passant admirablement de l'euphorie à la colère puis à l'angoisse, même si leur écriture, un poil guidée, n'est pas si empreinte de folie et d'humour. I. H.-L.

Catherine et Christian (Fin de partie): Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) jusqu'au 16 octobre.



Mediapart – 8 octobre 2015

Catherine et Christian au TGP, voyage in vitro

On peut avoir accompagné la compagnie In Vitro depuis ses débuts, et traversé les trois volets du triptyque « Des années 70 à nos jours », composé d'un Lagarce (*Derniers remords avant l'oubli*), d'un Brecht (*La Noce*) et d'un premier travail de création collective (*Nous sommes seuls maintenant*). On retrouve alors avec une attente non déçue cette troupe au sens plein du terme, ce collectif qui sous la direction de Julie Deliquet travaille à créer sa propre forme depuis 2009.

Ou bien l'on peut entrer par la porte du fond, comme ce fut mon cas, et découvrir cette talentueuse équipe avec leur nouveau spectacle : on pénètre alors par le « et » qui relie deux prénoms, en se faufilant le long d'une parenthèse faussement beckettienne. *Catherine et Christian (fin de partie)*, où quelque chose vient s'achever d'un parcours d'invention pour l'ensemble des acteurs d'In Vitro, se présente comme un appendice conclusif au triptyque. Et pourtant, près de deux heures plus tard, sortant de la salle Mehmet-Ulusoy du théâtre Gérard-Philipe, on a l'étrange impression de quitter une réunion de famille qui se poursuivra en coulisse et a commencé bien avant notre arrivée. On a le sentiment d'être entré dans des vies de fils et de filles, de frères et de sœurs, de beaux-frères et de brus, d'avoir assisté avec curiosité à leurs conflits et à leurs tendresses, qui n'ont pas besoin de notre voyeurisme pour exister.



Catherine et Christian (Fin de partie) © Sabine Bouffelle

Deux fratries, l'une constituée de quatre frères, l'autre de trois sœurs, se croisent sur le plateau en un long plan-séquence presque entièrement improvisé, après l'enterrement de leur père (pour les frères) ou de leur mère (pour les sœurs). Les pistes sont brouillées et le dispositif surprend, puisque le père et la mère ne sont autres que les deux membres du couple que l'on découvre, à peine assis sur nos sièges, en vidéo. Et qui n'ont donc, selon les moments, pas enfanté les mêmes rejetons. Ce n'est pas clair ? Normal, toute explication concernant la structure de la pièce semble achopper sur une impossibilité fondamentale, digne des meilleures énigmes mathématiques (le personnage d'Olivier, professeur de mathématiques, identifie d'ailleurs son destin à celui d'une fonction $-x^3$). Les deux histoires qui s'interpénètrent s'interdisent l'une l'autre.

Mais ce n'est finalement pas l'essentiel : ce qui frappe, c'est leur capacité à imposer au spectateur ces vies de famille plus ou moins ordinaires, aux drames à la fois tragiques et suffisamment banals pour permettre l'identification. Tensions, jalousies, frustrations, préférences... qui, rien que de très normal, se révèlent devant le chagrin et la perte comme autant d'indicibles que le théâtre autorise à dire, plus vite et sans doute plus clairement. Cette capacité à nous embarquer, ce naturel impeccable de ce que l'on hésite à appeler interprétation (chacun joue ses deux rôles « sous » son propre prénom) tiennent bien sûr au grand talent des comédiens et de la metteure en scène ; mais aussi à la manière de travailler propre à ce collectif : la création part d'improvisations, souvent filmées, qui sont peu à peu scénarisées en vue de définir un canevas à l'intérieur duquel les acteurs évoluent chaque soir, se surprenant sans cesse eux-mêmes et surprenant leurs partenaires.

On pense moins ici à Beckett et à son *Fin de partie* qu'à Tchekhov ou à Maurice Pialat, dans cette exploration humaine, ce raffinement psychologique dans le dévoilement de l'ordinaire, du *commun* au sens où l'expérience est partageable et partagée, et qui donne toute sa portée à la notion de « collectif théâtral ». À travers ce dernier volet, Julie Deliquet et In Vitro achèvent le portrait d'une génération et témoignent du rapport qu'elle entretient avec la précédente en une forme théâtrale accomplie, généreuse et bouleversante.



Catherine et Christian (*Fin de partie*) © Sabine Bouffelle
Catherine et Christian (fin de partie)

Création collective In Vitro

Mise en scène : Julie Deliquet

Avec Julie André, Gwendal Anglade, Éric Charon, Olivier Faliez, Pascale Fournier, Magaly Godenaire, Julie Jacovella, Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy, Richard Sandra, David Seigneur et la complicité de Catherine Eckerlé et Christian Drillaud

Assistanat à la mise en scène Julie Jacovella | scénographie Julie Deliquet et Charlotte Maurel | lumière Jean-Pierre Michel et Laura Sueur | musique Mathieu Boccaren | régie générale Laura Sueur

Infos pratiques

Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis

Du jeudi 24 septembre au vendredi 16 octobre

Du lundi au samedi à 20 h 30 – dimanche à 16 h – Relâche le mardi

Durée estimée : 1 h 45 – salle Mehmet Ulusoy

Rencontre avec l'équipe artistique le dimanche 11 octobre à 18 h 00

Tournée :

Théâtre Romain-Rolland de Villejuif du 3 au 7 novembre

La Ferme du Buisson du 21 au 22 novembre

Théâtre Paul-Éluard de Choisy-le-Roi le 27 novembre

Publik'art – 8 octobre 2015



Photo: [www.invitro.be](#) - Catherine et Christian (Fin de partie), un enterrement improvisé

Page 1 sur 1

Catherine et Christian (Fin de partie) : un enterrement improvisé

Par Amélie Bauret - oct. 8, 2015

Catherine et Christian (Fin de partie) : un enterrement improvisé

La cérémonie funéraire s'achève et les langues se délient... Entre conversations formelles et prises de bec, la famille se retrouve face à elle-même. Que reste-t-il des années passées? Quel héritage, quelles valeurs et quelles mentalités ont laissé les vieux parents?

Autant de questions que soulève le collectif *In Vitro* dans sa dernière création, *Catherine et Christian (Fin de partie)*.

Dates : du 24 septembre au 16 octobre 2015 | Lieu : Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis - 93)

Metteur en scène : Julie Deliquet

La pièce se produira plus tard, du 3 au 7 novembre au Théâtre Romain Rolland à Villejuif, les 21 et 22 novembre à la Ferme du Buisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée et le 27 novembre au Théâtre Paul Éluard à Choisy-le-Roi.

Notre avis sur cette pièce :

Deux familles, l'une regroupée pour le décès du père, *Christian*, l'autre pour celui de la mère, *Catherine*. Sans jamais se croiser, elles se racontent, se chamaillent, et se questionnent sur un plateau transformé en salle de restaurant. Dans ce lieu de passage et de neutralité s'entrecroisent le couple parfait, le solitaire volontairement exclu, le nouveau beau-frère, autant de types campés pour peindre l'éclectisme d'une famille. Pour autant, rien n'est figé, et l'improvisation qui régit pour bonne part la pièce permet alors de recréer une véritable scène familiale, dans toute sa spontanéité, et dans toutes ses banalités. On parle des enfants, des souvenirs, du temps qu'il fait... C'est parfois drôle, quand une réplique arrive à propos, mais souvent lassant.

Comédie improvisée

Car l'improvisation a les défauts de ses qualités, et spontanéité ne rime pas toujours avec trait d'esprit. On atteint parfois des platitudes franchement ennuyeuses, notamment quand l'un des thèmes s'épuise de lui-même, au lieu d'être pris en main par les comédiens. Au début de la pièce, le spectateur est plongé dans l'ambiance : un débat s'ouvre sur le lieu de dispersion des cendres du père défunt, et c'est hilarant. Mais il est bientôt remplacé par un autre débat, beaucoup plus factuel sur la question de savoir s'il est possible de rester ou non prendre un verre dans ce restaurant...

“ L'improvisation a les défauts de ses qualités, et spontanéité ne rime pas toujours avec trait d'esprit. ”

La verve et la mise en avant de certains comédiens fait inévitablement ressortir la fadeur de certains autres. Dommage, on aurait apprécié une plus grande diversité dans la prise de parole.

S'il n'y a pas d'intrigue à proprement parlé, l'action évolue par la confrontation des caractères. La conversation météorologique laisse alors vite la place aux rancœurs et aux règlements de comptes. De quoi faire émerger les histoires personnelles de chaque personnage, davantage que les questions plus surplombantes d'héritage et de transmission que nous promettait Julie Deliquet, la metteur en scène.

En quatre actes, les deux tragi-comédies familiales se creusent et se répondent. Les transitions soignées font d'une seule phrase le pont d'une famille à l'autre, et de la préparation du restaurant un ballet poétique. Chapeau ! Mais on en est que plus déçu lorsque l'action reprend, sans apporter grand chose de nouveau.

Réflexion intergénérationnelle

Cher à Julie Delliquet, le thème de la transmission, qu'elle avait déjà mis en scène dans un triptyque, n'est pourtant qu'effleuré. La préparation du collectif annonçait une belle ambition en travaillant avec deux acteurs, Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, dans le rôle des parents défunts. Absents des représentations, ils ont contribué à façonner la pièce en amont, mais le résultat n'est guère convaincant. Certes, le réalisme est là, l'identification réussit. Mais il manque une langue, et un ton qui s'extrait de la banalité pour devenir impactant.

Télérama Sortir – 10/16 octobre 2015
Repris la semaine du 17/23 octobre 2015

**Catherine et Christian
(fin de partie)**

Du collectif In Vitro, mise en scène de Julie Deliquet. Durées : 1h45. Jusqu'au 16 oct., 20h30 (lun., du mer. au sam.), 18h (dim.).

Théâtre Gérard-Philipe, 59, bd Jules-Guesde, 93 Saint-Denis, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (17-23 €).

Entre un repas de famille (inspiré par *La Noce*, de Brecht) situé dans les années 70 et ce dernier opus, créé quatre ans après, le collectif In Vitro a semé deux autres spectacles pour tisser les générations entre elles. Ici, ce sont les parents, autrefois mariés autour de la table mouvementée, que les enfants enterrent. En quatre histoires de deuils habilement entrelacées, Catherine ou Christian y sont donc l'un ou l'autre célébré par des enfants et des beaux-enfants qui tentent de se retrouver ensemble dans un restaurant, la maison familiale restant hors champ. Si l'on ne conteste pas la présence sensible de tous ces acteurs conviés à tirer de leurs propres expériences et de leurs séances de recherche des instants théâtraux sur le fil de l'improvisation, on regrette souvent la banalité des propos et l'absence de métaphore. Comme si un certain quotidien prenait trop de place. Du coup, hormis quelques beaux moments, on oublie vite le spectacle... - E.B.

L'Express.fr – 15 octobre 2015

Catherine et Christian (Fin de partie)

le 14 octobre 2015 18H43 | par Laurence Iban



Six

ans après avoir mis en scène *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce, Julie Deliquet et le collectif *In vitro* explorent à nouveau la thématique de l'héritage au sens large. Une fois encore, de jeunes adultes sont confrontés à la mort de leurs parents. Mais les temps ont changé. Il ne sera plus question, comme chez Lagarce, de vendre ou de conserver la maison familiale. Cette fois, Julie Deliquet s'intéresse à sa propre génération, celle des trntenaires et des quadragénaires. L'enterrement vient d'avoir lieu. Dans le restaurant où frères et sœurs se retrouvent après la cérémonie, il ne sera plus question du père ou de la mère disparu, mais de la fratrie, augmentée des « pièces rapportées ». Règlements de compte en sourdine, reproduction des réseaux de domination adolescente, voire enfantine, ouvertures de blessures jamais vraiment refermées. Pour éphémère qu'elle soit, la société fraternelle n'est pas tout à fait morte. La présence de témoins inespérés, la mort des parents, lui donnent un souffle inattendu. Peut-être le dernier.

Vu par Julie Deliquet et les siens, le deuil est aussi une période de découvertes, ponctuée de « premières fois » : faire un discours à la mémoire de l'être cher, parler en public, dominer son émotion... Et que faire des cendres? Ce qu'on veut? Ah, bon? Il y a une loi? La finesse du propos et du jeu, la crédibilité des comédiens et la simplicité des situations rendent ces jeunes adultes plus proches de nous que jamais. Comme un miroir. Comme une anticipation ou un souvenir de ces moments auxquels nul n'échappe et qui se vivent comme des condensés de vie, unité de temps et de lieu comprise. Le rire, la tendresse y ont aussi leur place. En mettant ses pas dans ceux de Jean-Luc Lagarce, Julie Deliquet fait entendre une autre voix. La sienne. Et c'est très beau.

Photo c Sabine Bourfelle

Théâtre Gérard Philippe, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 16 octobre. Puis en tournée en novembre : Villejuif du 3 au 7, Mame-La-Vallée les 21 et 22, Choisy-Le-Roi le 27.

La vie – 15/21 octobre 2015

Catherine et Christian (fin de partie)

 **millénaire** Au plus près du réel, de ses détails insignifiants, ses gestes maladroits, au plus près de l'humain lorsqu'il est pris dans la tourmente, Julie Detiquet, metteuse en scène, imagine une fiction théâtrale dense comme un jour de deuil. Deux fratries se croisent. Chacune vient d'enterrer un proche. C'est le temps de l'après, quand la mort suspend, dans une parenthèse improbable, les enfants devenus orphelins. Ce temps où rires et larmes se confondent, où on s'enqueule, où on boit trop... Drôle de moment que les acteurs ont écrit en partie, nourrissant la pièce d'improvisations puisées à même leur propre vie. Est-ce pour cela que tout nous est familier ? Oui. C'est pour cela que ce spectacle intense est aussi bouleversant. ♡

JOLIE GAYOT

Jusqu'au 15 octobre, au théâtre
Gérard-Philippe, Saint-Denis (93).
www.theatregerardphilippe.com

THÉÂTRE – « Catherine et Christian (fin de partie) », de Julie Deliquet

[mercredi 21 octobre 2015 - 07:00]



[Recommander](#) [Partager](#) Soyez le premier de vos amis à recommander ça.



A travers une suite d'improvisations aussi drôles que bouleversantes, Julie Deliquet dresse le portrait incroyablement juste d'une génération qui, arrivée à l'âge adulte, doit maintenant enterrer la précédente.

L'ordre des choses veut que nous soyons un jour confrontés à la mort de nos parents. Catherine et Christian, que l'on aperçoit sur un écran lors d'un enregistrement de quelques minutes, incarnent cette génération de soixante-huitards qui disparaîtra avant la nôtre. Julie Deliquet les interroge sur leur approche de la vie, de la mort et de l'héritage matériel et symbolique qu'ils entendent laisser derrière eux. Ils répondent à ces questions avec la légèreté caractéristique de l'insouciance d'une époque. Catherine voudrait que l'on organise "une grande bouffe" au retour de ses funérailles, tandis que Christian « s'en tape ». Elle voudrait qu'après sa mort, on pense à elle « avec douceur ». Il aimerait que son souvenir « ne les rende pas malheureux ». À la question « Que diriez-vous à vos enfants si vous ne deviez plus jamais les revoir ? », ils bredouillent un touchant : "À bientôt".

Catherine et Christian est un spectacle qui vous malmène autant qu'il vous émeut, car il décortique un moment de notre vie auquel on ne pense jamais : le retour du cimetière, lorsque l'absence du disparu remplit l'espace. Tout ce qui s'ensuit évolue au fil des représentations, et seuls quelques éléments restent stables : nous sommes dans un restaurant de province, l'un à la campagne, l'autre en bord de mer. Deux fratries, l'une de trois sœurs (clin d'œil à Tchekhov?), l'autre de quatre frères (un autre à Dostoïevski?), reviennent de l'enterrement d'un de leurs parents. L'originalité du Collectif In vitro repose sur la volonté de faire de l'improvisation et de la proposition individuelle un formidable moteur de création. Les deux histoires ne se croisent jamais, chacun endossant plusieurs rôles au cours de la représentation, avec un naturel et un talent qui ne laisse jamais planer de doute sur leur identité. Plutôt que de nous emmener en terrain connu, Julie Deliquet se fait un plaisir de nous rappeler que le plus difficile est parfois là où on ne l'attend pas, dans ces moments de retrouvailles forcées, de malaise familial et de règlement de comptes. Nous sommes ici face à un huis-clos en plan-séquence, véritable mise à nu au cours de laquelle chacun des personnages va commencer tant bien que mal son travail de deuil.

L'interchangeabilité des lieux et des personnages donne à ce spectacle un petit goût de déjà-vu, ou plutôt de déjà-vécu: il y a le couple soudé et celui qui bat de l'aile, les pièces rapportées et celles qui traînent encore là, l'aide à domicile et le chef de cérémonie... On évoque les enfants, ceux des autres et ceux que l'on a été. Impossible de ne pas s'identifier, et pourtant on ne tombe à aucun moment dans le piège de la facilité, tant chacun parvient à garder dans son jeu la part d'inattendu propre à l'écriture de plateau. Derrière cette fausse courtoisie, ces éclats de rire et ces sanglots, il y a une bombe à retardement, un mal-être sur le point de nous exploser à la figure. La distance qui nous sépare disparaît peu à peu derrière l'étrange sensation de ne faire qu'un avec les personnages, dans une sorte de connivence réparatrice, et l'on ressort de ce spectacle vidé de toutes nos rancœurs, emplí d'émotion et de gratitude.

Création collective

Mise en scène : Julie Deliquet

Avec : Julie André, Gwendal Anglade, Éric Charon, Olivier Faliez, Pascale Fournier, Magaly Godenaire, Julie Jacovella, Jean-Christophe Laurier, Agnès Ramy, Richard Sandra, David Seigneur

Photo : © Sabine Bouffelle

Du 25 septembre au 16 octobre 2015, du mardi au samedi à 20h30 dimanche à 16 heures

Du 3 au 7 novembre 2015 au Théâtre Romain Rolland de Villejuif, du mardi au vendredi à 20h30, le samedi à 19h

Les 21 et 22 novembre 2015 à La Ferme du Bulisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée, horaires à déterminer

Le 27 novembre au Théâtre Paul Éluard de Chaisy-le-Roi, à 20 heures

Durée : 1 h 45

20 € - 18 € - 12 €

 Alicia DOREY

1/0 - 29 octobre 2015

CATHERINE ET CHRISTIAN

MISE EN SCÈNE DE JULIE DELIQUET - THÉÂTRE

« C'est le jour d'un enterrement dans un restaurant de province. Catherine et Christian sont partis, et ceux qui restent se rassemblent pour cantiner à vivre et ensevelir les morts. »

DU VOIT COMME POIDS — par Pénélope Peitrix —

C'est un cabot des relations familiales, des racontars et sinuoux malentendus entre frères et sœurs, sous le poids que font peser les figures paternelle et maternelle sur la vie des enfants adultes, que se situe la pièce. Ce drame familial hyperréaliste analyse un type social particulier : la famille bourgeoise de classe moyenne, celle de parents bourgeois comme eux-mêmes. Il vient conclure le triptyque intitulé « Des années 70 à nos jours » entamées ces dernières années avec « Derniers remords avant l'oubli », de Lugaresi, et « La Noce », de Strachit (transposé dans les années 1970 avec la déformation du mariage de Catherine et Christian) et la création collective. Nous sommes sous-maternelle, le même dispositif dramaturgique est convoqué : un plateau, vide, quelques tables, des chaises non attribuées, des bougies éteintes ou en allumage, dernier lieu d'une famille déshabillée, tout un service de table rangé sur le côté, multiréflexion

de cet héritage familial, l'architecture littéraire qu'on sort aux grandes occasions. Ici encore, une généralisation se met à table : ou plutôt à la table, refusant une convivialité factice.

Écrit à partir d'improvisations de plateau, cette pièce laboratoire laisse encore une place importante à l'improvisation en scène, ce qui crée des effets particulièrement très efficaces : les hésitations, les quinquantes, les moments de fragilité, les tentatives, les « blancs » et les envolées mélodramatiques chargées d'émotion des comédiens réussissent bien à restituer le caractère notamment, à la fois et imprévisible des réunions familiales, et à chacun cherche sa place sans pour autant à échapper à son rôle, du tout partant d'une réaction, tout un héritage familial (et dramatique) est disséqué avec une précision chirurgicale et un humour de rythme lors de la création du plateau. Les comédiens eux-mêmes, se mettent en scène, cherchent le ton juste, ce qui donne une qualité envoiées d'élus.

IN VITRO SE MET À TABLE — par Barthélémy Fortier —

Un dîner familial se déroule sur quatre scènes chorales racontant deux décès, deux histoires : celle de Christian, puis celle de Catherine. Les comédiens basculent d'une histoire à l'autre en une seule réplique, emportant le spectateur dans chacune de ces deux familles avec une fluidité maîtrisée et envoiées. Un mot suffit pour que la scène se lance et un restaurant devienne sans que l'on s'y attende la plus belle des tables sans transition.

Par une interprétation d'une classe et d'un investissement remarquables, qui approche le plus possible le réel et l'intime, les acteurs arrivent au point de jonction entre réalité et fiction. Le travail d'improvisation et d'écriture de pièces permet aux comédiens de se réinventer et de s'ajuster à un jeu d'interprétation des personnages. Tous les rôles, en particulier, ont été enrichis et approfondis.

novés à situation. Allant jusqu'à donner leurs prisonniers à leurs persennaires, ils sèment le trouble et posent la question de la place de l'individu derrière le caractère médiocre.

Le collectif invite à assister à une recherche continue sur le plateau. En choisissant de mettre en scène ce matériau scénaristique et d'offrir un traitement naturaliste du sujet, la troupe amène le spectateur à un rapport familier quasi fraternel et finit symboliquement à s'asseoir à sa table.

Cette forme de théâtre exploratoire a malheureusement ses limites. Au-delà d'un problème de rythme inégalement réparti aux variations de l'improvisation, ce procédé possède une faille dramaturgique.

Si la dramaturgie est tenue et ordonnée, son ultraréalisme ne donne à voir que le spectateur dans une banalité frustrante. On avait préféré une véritable œuvre poétique, une œuvre qui se veut, au-delà de la forme, un véritable acte de création et de réflexion.

Choisy informations – novembre 2015

AGENDA

Vendredi 27 novembre Catherine et Christian

Comment traverser les jours de deuil ?
Dans un restaurant de province,
plusieurs fratries vont tour à tour
se retrouver autour de la mort de
Catherine, puis autour de celle de
Christian. Quand enfants et beaux-en-
fants sont enfin tous réunis, comme
revenus à la vie, les discussions se
nouent, les histoires se croisent et
s'affrontent.

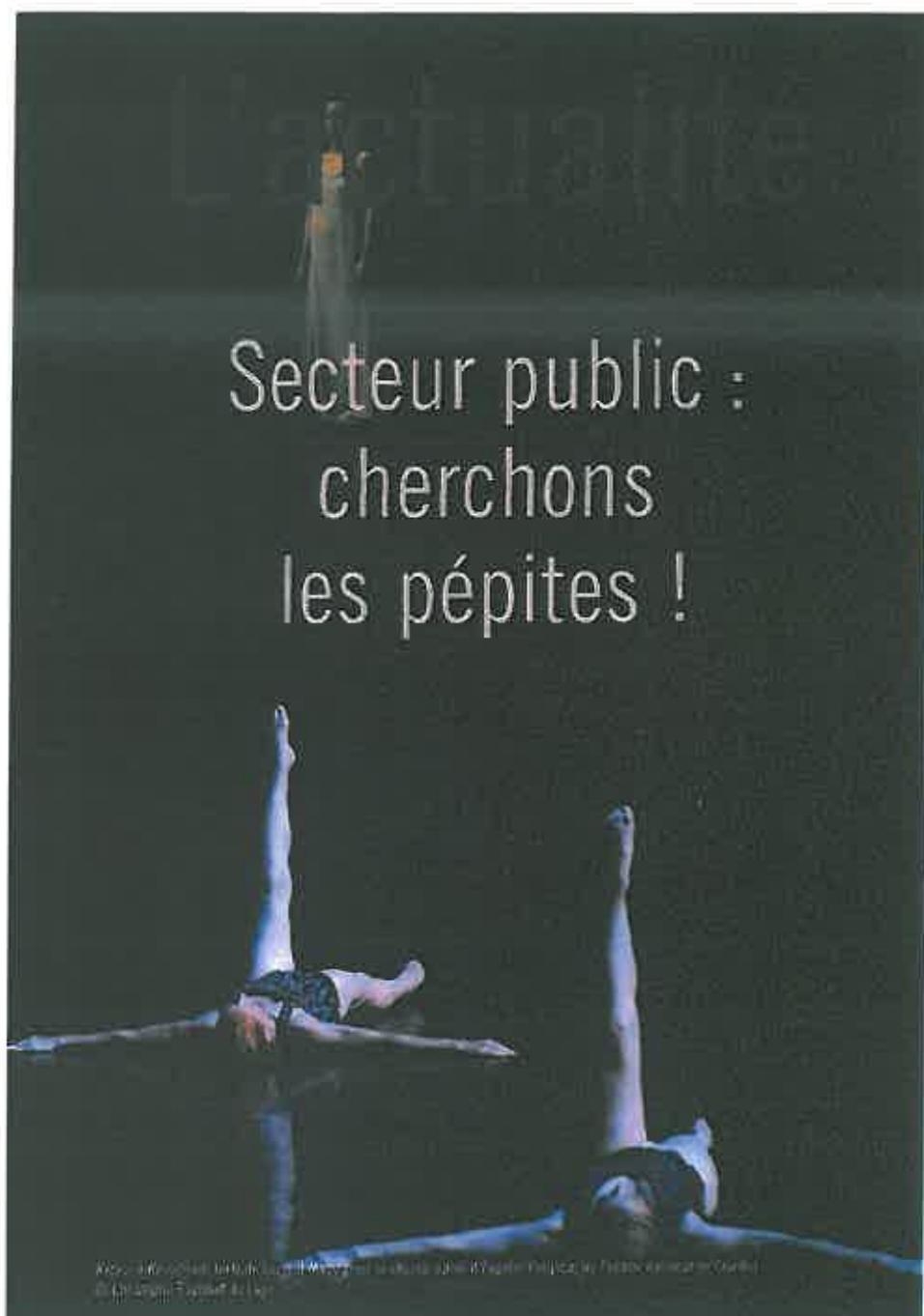
Création du Collectif In Vitro mise en
scène par Jube Delquet



Théâtre Paul Éluard, à 20h
réservation : 01 48 90 89 79
ou sur [reservation.theatre@
choisyleroi.fr](mailto:reservation.theatre@choisyleroi.fr)
www.theatrecinemacheisy.fr



L'avant-scène théâtre – 1^{er} novembre 2015



La quinzaine d'Armelle Héliot

Secteur public : cherchons les pépites !

Aperçu des premières affiches de la saison 2015-2016 à Paris, dans le domaine du théâtre subventionné, avec une profusion de spectacles et quelques raretés.



807, conçu et mis en scène par Robert Lapage au Théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'automne. © Christophe Rogues de Laga

EN FRANCE, depuis plus de quarante ans, le Festival d'automne domine la rentrée par ses ambitions artistiques, son extension dans le temps et l'espace, ses moyens – même si l'institution doit se développer dans des budgets relativement serrés. Mais le temps est loin où, notamment en matière de théâtre, on en attendait de puissantes

révélations. La programmation 2015-2016 n'est pas révolutionnaire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'apportera pas de fortes émotions, des discussions, des critiques enthousiastes et de sévères comptes rendus... Comme l'an dernier, c'est l'italien Romeo Castellucci qui se taille la part du lion avec la poursuite de son « portrait ». Trois spectacles, à voir

seulement en novembre et décembre, trois fortes productions qui puisent dans l'histoire littéraire pour mieux éclairer le présent : *Œdipe der Tyrann*, version de Hölderlin d'après Sophocle, un travail mené à la Schaubühne de Berlin qui coproduit. Occasion de retrouver à Paris Angela Winkler, quelques comédiens rigoureux et une armée de figurants (Théâtre de la Ville, 20-24 novembre). Autre plongée dans la Grèce antique, la trilogie de *L'Orestie* d'après Eschyle, sous-titrée « une comédie organique ? » reprise, réinvention d'un spectacle qui a marqué les débuts de la Societas Raffaello Sanzio il y a vingt ans (Odéon 6, 2-20 décembre). Enfin, la Grèce encore avec *Le Metope del Partenone*, jeu impressionnant avec un imaginaire puisé dans les frises du Parthénon et précipitant le spectateur dans un univers d'une cruauté déchaînée (Grande Halle de la Villette, 23-29 novembre).

D'autres très grands artistes sont présents, bien sûr, à commencer par le Québécois Robert Lepage qui ouvre le festival avec son extraordinaire monologue ramifié comme une épopée personnelle, *887* – d'après l'adresse de l'appartement où il a grandi à Montréal, une autobiographie que l'interprète ultrasensible qu'est cet esprit universel a créée la saison dernière à Nantes au Grand T (Théâtre de la Ville, 9-17 septembre). Au fil de la programmation d'Emmanuel Demarcy-Mota et de ses équipes, on retrouvera d'autres grands singuliers : Angélica Liddell, Rodrigo Garcia, Gisèle Vienne, le groupe tg STAN, Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud et Éric Didry, ou l'Égyptien Ahmed El Attar et The Last

Supper vu à Avignon, par exemple (T2G Gennevilliers, 9-15 novembre). De plus jeunes aussi tel Jonathan Châtel qui reprend *Andreas* d'après *Le Chemin de Damas* de Strindberg, donné au Cloître des Célestins cet été (La Commune d'Aubervilliers, 25 septembre-15 octobre) ou Joris Lacoste avec *L'Encyclopédie de la parole*, Suite n°2 avec compositeur, chanteur, performeur, poètes (T2G Gennevilliers, 1^{er}-11 octobre). Julie Deliquet et son collectif proposent une sorte d'épilogue à la trilogie formée par *La Noce chez les petits bourgeois*, *Demiers remords avant l'oubli*, *Nous sommes seuls maintenant*. Un épilogue sous le titre de *Catherine et Christian* (Fin de partie). Entendez Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les aînés (TGP Saint-Denis, 24 septembre-16 octobre). On attend aussi avec curiosité les *Lettres de non motivation* de Vincent Thomasset, travail élaboré qui se joue de la réalité avec malice (Centre Pompidou, 30 septembre-3 octobre puis Théâtre de la Bastille, 10-21 novembre).

Le Français frappe un grand coup avec la première mise en scène au théâtre du cinéaste Arnaud Desplechin qui connaît une partie de la troupe pour avoir tourné une magnifique transcription de *La Forêt* d'Ostrovski, telle que l'avait vue Piotr Fomenko. Il ouvre la saison avec *Père de Strindberg* et une distribution forte, Michel Vuillermoz notamment (Salle Richelieu, en alternance, 19 septembre-4 janvier). Au Vieux-Colombier on va découvrir *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne par Christian Hecq et Valérie Lesort, spectacle qui promet fantaisie et merveilleux (26 septembre-

8 novembre) et au Studio-Théâtre Comme une pierre qui... d'après Greil Marcus, une mise en scène de Marie Rémond et Sébastien Poudroux, avec une formule un peu éclairante « Like a rolling stone, Bob Dylan à la croisée des chemins » (15 septembre-25 octobre). Bref, la Comédie-Française revendique la diversité !

À l'Odéon 6, on retrouvera avec grand plaisir la troupe magnifique réunie par Luc Bondy pour *Ivanov* de Tchekhov avec Micha Lescot dans le rôle-titre. Il a reçu pour cette interprétation magistrale et sensible le prix de l'Association de la critique (2 octobre-1^{er} novembre). Aux Ateliers Berthier, cependant, c'est le Belge très inspiré Ivo van Hove qui met en scène *Vu du pont* d'Arthur Miller avec, entre autres, Charles Berling, Caroline Proust, Pauline Cheviller (10 octobre-21 novembre).

À Chaillot, dans la salle Maurice-Béjart, Gabriel Dufay que l'on a applaudi cet été, avec Stanislas Roquette dans *Les Épiphanies* d'Henni Pichette à la Maison Jean-Vilar d'Avignon, reste du côté des poètes avec Robert Desnos et *le Journal d'une apparition* (2-17 octobre). Dans la grande salle, le spectacle d'Angelin Preljocaj sur un texte de Laurent Mauvignier, *Retour à Bernatham*, entre danse et écriture est repris (29 septembre-23 octobre).

À la Colline, dans le grand théâtre, *Les Géants de la montagne* de Luigi Pirandello, pièce inachevée et fascinante, est traduite et mise en scène par Stéphane Braunschweig qui signe également la scénographie et dirige entre autres Dominique Reymond, John Arnold, Claude Duparfait (2-17 septembre et 29

septembre-16 octobre). Dans le petit théâtre, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*, deux spectacles d'Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, invités du Festival d'automne (18 septembre-27 septembre et 30 septembre-11 octobre). Le premier d'après un roman du Grec Pétros Márkaris, *Le Justicier d'Athènes*, le deuxième d'après les très étranges *Carnets de la Pionaise* Janina Turek, qui notait tout de sa vie...

Au Théâtre de la Cité internationale, dans la grande salle, *Finir en beauté* de et par Mohamed El Khatib. Vu à Avignon, dans le Off, ce moment bref et très élaboré, noué autour de la mort de la mère que l'on va inhumer au Maroc, est très original et touchant (28 septembre-23 octobre).

Le Théâtre du Rond-Point démarre fort avec une programmation éclectique et deux productions par salle. Salle Renaud-Barrault, *Démons*, de Lars Norén dans une mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo. Avec Anais Demoustier, Romain Duris, Marina Fois, notamment (21 heures, 9 septembre-11 octobre). Ils sont précédés par un Christophe Alévéque très en forme qui s'est rodé au Chêne Noir d'Avignon : il nous le dit, *Ça ira mieux demain*, qu'il joue sous le regard de Philippe Sohier (18 h 30 du 15 septembre au 11 octobre puis à 21 heures du 15 octobre au 7 novembre). Dans la salle Jean-Tardieu, on accueille une équipe venue d'Argentine. Dans *Un Poyo Rojo*, Hermes Gaido dirige Alfonso Barón et Luciano Rosso, qui sont deux sportifs très virils dans un ballet hilarant (18 h 30, du 18 septembre au 18 octobre). Enfin, dans la petite salle Roland Topor,



Demoiselle de Lars Nord, mise en scène par Marcel Di Fonzo au Théâtre du Nord-Poini. © Eric Margolis

sous les toits, c'est la délicieuse Marie Vialle qui retrouve un écrivain de qui elle a depuis dix ans déjà défendu des textes (*Le Nom sur le bout de la langue* et *Triomphe du temps*). Pascal Quignard a écrit pour elle *Princesse vieille reine*, une série de contes, une suite de sonates, dans les beaux atours de Chantal de La Coste (3-27 septembre).

N'oublions pas Théâtre Ouvert qui présente deux textes de Nicolas Doutey, *L'Incroyable Matin* et *Jour*. Rodolphe Congé joue et dirige ses camarades Pauline Belle, Laetitia Spigarelli, Gaëtan Vourc'h (21 septembre-10 octobre).

Nous avons déjà évoqué le Théâtre de la Ville où, dans la grande salle, on verra donc l'extraordinaire *887* de Robert Lepage (9-17 septembre). Aux Abbesses, après le déploiement de jeunes choré-

graphes et danseurs fantaisistes, aux frontières de tous les arts et la reprise du *Faiseur* de Balzac par Emmanuel Demarcy-Mota et sa troupe (25 septembre-10 octobre), place à l'Iran avec *Chaque jour un peu plus* de Mahin Sadri, dans une mise en scène d'Afsâneh Mâhian, qui scrutent les vies de trois femmes, trois destins (2 au 7 novembre).

On aime beaucoup le Théâtre de la Bastille et en attendant l'Argentin Federico León, écoutons *Les Sonnets de Shakespeare*, vus par Richard Brunel sur une composition et direction de Frédéric Fresson, avec une interprète qui les fait flamber en les respectant, Norah Krief (21 septembre-3 octobre et 5-9 octobre).

Autre belle adresse, les Bouffes du Nord. Avec *Battlefield* d'après le *Mahabharata*, Peter Brook revisite en



Angels in America de Tony Kushner, mis en scène par Aurélie Van Den Daele au Théâtre de l'Aquarium. © Marjolaine Meunier

compagnie de Jean-Claude Carrière et de Marie-Hélène Estienne un univers qu'il a illuminé. Quatre interprètes seulement pour cette nouvelle percée dans l'immense ouvrage. Un spectacle donné en anglais avec des surtitrages et accompagné de la musique de Toshi Tsuchitori (15 septembre-17 octobre).

Au Monfort, laissons-nous séduire par ces *Sérénades* qui lient de fortes personnalités, Arnaud Cathrine (livret), Vincent Artaud (musique), une mise en scène de Ninon Brétécher et sur le plateau de ce théâtre musical, la sublime Anna Mouglialis, Arnaud Cathrine et Vincent Artaud. Des déclarations d'amour ou les mots des déclarations d'amour, nous promet-on (6-10 octobre).

Au 104, rions avec *Un faible degré d'originalité* d'Antoine Defoort et aussi

L'Amicale de production. Une conférence et un spectacle... Il voulait parler des *Parapluies de Cherbourg*, mais on lui a refusé l'occasion... Il dérive (1^{er}-10 octobre).

Du côté du Tarmac, scène internationale francophone, *Au nom du père et du fils* et de *J.M. Weston*, voici l'Afrique de Julien Mabilia Bissila avec lui-même, comédien survolté et profond, accompagné de Criss Niangouana et Bernard Vergne. La belle langue française d'un écrivain de la République du Congo. Mise en scène de l'auteur (17 novembre-4 décembre).

Au Paris-Villette, on pense au jeune public, mais les spectacles passionnent les adultes et l'on ne peut que hautement recommander à tout le monde d'applaudir la fine Lucie Valon dans *Paradis*, *Impressions*, dernier volet d'une trilogie

poétique inspirée de la *Divine comédie*, et mis en scène par Christophe Giordano (30 septembre-10 octobre). Le jeune public s'amuse aussi beaucoup au Carreau du Temple où, dès le début du mois de septembre, des ateliers très divers sont accessibles et chacun peut, à sa guise, organiser son propre spectacle en participant à des aventures formidables.

À l'Est, à la Cartouche de Vincennes (située dans le 12^e arrondissement de Paris), il y a toujours du nouveau, bien sûr ! Au Théâtre du Soleil, c'est un véritable événement qui se profile – et l'on ne parle pas encore ici de la présence de Robert Lepage auprès de la troupe d'Ariane Mnouchkine. Non, le premier événement est la reprise d'une production qui est née à la Manufacture des Abbesses et a connu un succès aussi mérité que large. Il s'agit de *Chute d'une nation*, « série théâtrale épique et politique en quatre épisodes » de Yann Reuzeau. Reprise pour douze intégrales (5 septembre-11 octobre, samedis et dimanches de 13 heures à 22 h 15 avec trois entractes). Yann Reuzeau est un auteur original et prolifique et crée une nouvelle pièce intitulée *De l'ambition. Cinq jeunes à la fin de l'adolescence, au seuil de leur vie d'adultes et de leurs engagements* (9 septembre-16 octobre).

Au Théâtre de la Tempête, Philippe Adrien poursuit son travail en montant *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit* de Mark Haddon, adaptation Simon Stephens, traduction Dominique Hollier, (11 septembre-18 octobre) tandis que l'on dégustera aussi la *Comédie pâtissière* de et par Alfredo Arias qui joue aussi

avec Sandra Macedo et Andrea Ramirez : dans l'Argentine de Perón, une pâtissière célèbre, Doña Petrona de Gandolfo. Ainsi patrie péroniste et parti péroniste s'allient pour nous amuser, promet le mélancolique Arias... (18 septembre-18 octobre).

Au Théâtre de l'Aquarium, François Rancillac n'est pas encore complètement fixé sur son sort. Mais on fêtera pourtant les 50 ans du théâtre (2-8 novembre) et, un peu plus tard, on découvrira *Angels in America* de Tony Kushner dans une mise en scène d'une artiste associée, Aurélie Van Den Daele (11 novembre-6 décembre).

À l'Épée de Bois, après une brève évocation d'Armande Béjart, c'est Michel Vinaver qui sera à l'affiche avec *La Demande d'emploi* par René Loyon (24 septembre-18 octobre).

Enfin, parlons de quelques théâtres municipaux. Au Vingtième Théâtre, en reprise, *Le Banquet d'Auteuil* de Jean-Marie Besset dans la mise en scène et la scénographie de Régis de Martrin-Donos ou quelques secrets dans la vie de Molière (3 septembre-25 octobre). Au Théâtre 14, *Les Ambitieux* de Jean-Pierre About, par Thomas Le Douarec, une plongée dans le monde de l'entreprise (8 septembre-24 octobre). Au Théâtre 13 Seine, *Le Philosophe et la Putain* de Jacques Rampal ouvre la saison. Le célèbre auteur qui écrit en vers *Célimène et le Cardinal*, s'intéresse ici à Diogène qu'il imagine quittant son tonneau pour mettre de l'ambiance à l'Olympe... Elsa Royer signe la mise en scène (27 août-4 octobre).

A. H.

PAGESCRITIQUES



■ Catherine et Christian (fin de partie)

[La famille pour de vrai]

de Julie Deliquet avec le collectif In Vitro

3-7/11 Villejuif, 21-22/11 Marne-la-Vallée,

27/11 Choisy-le-Roi, 2-4/12 Saint-Etienne,

8-9/12 Valence, tournée 2016

Un restaurant de province. Les enfants d'une même fratrie, accompagnés de leurs conjoints, se retrouvent autour d'une table, peu de temps après l'enterrement de leurs parents. Ils discutent des questions de paperaise, des dernières volontés des défunts et de la cérémonie. Puis, fort heureusement, la vie reprend ses droits. Ces individus se mettent à évoquer leurs souvenirs d'enfance, leur maison de famille, mais aussi l'avenir... Les affects surgissent et se télescopent : le deuil est inévitablement un moment d'effusion sentimentale. Cette situation se répète cinq fois. Mais à chaque reprise, le rôle et l'histoire de ces protagonistes, incarnés par les douze comédiens du collectif In Vitro, change et se déplace, tel un jeu de chaises musicales. Conçu comme un épilogue au triptyque *La Noces*, *Derniers remords avant l'oubli* et *Nous sommes seuls maintenant*, ce spectacle devait traiter de la grande question de l'héritage culturel. Hélas, force est de constater que le résultat n'est pas au rendez-vous. L'histoire qui nous est racontée par la metteuse en scène Julie Deliquet ne parvient jamais à sortir du registre anecdotique. C'est regrettable. Pourtant, ce travail collectif - en partie improvisé - vaut le détour pour le plaisir du jeu. Rarement, l'on aura vu des comédiens passer d'une émotion à l'autre avec une telle dextérité. Saluons-les.

Igor Hansen-Love